

Lucienne VINCENT
Membre de l'Académie d'Aix-en-Provence

A CIEL OUVERT

BENÉ

λ

LUCIENNE VINCENT

Membre de l'Académie d'Aix en Provence.

A CIEL OUVERT.

A CIEL OUVERT.

Préface

Dans l'atmosphère des souvenirs et des songes, « fusent » ces appels d'allégresse regroupés ici sous la forme de cinquante huit poèmes d'inspiration religieuse (une année liturgique). Les souvenirs et les songes font une *voûte* colorée, scintillante et chargée de « guirlandes soyeuses » : cela évoque quelque plafond décoré d'une chapelle baroque. Il y a des ors, des fleurs, des trônes et des angelots si joyeux, on y voit des brumes irisées par l'envol de l'encens et la lumière des vitraux. D'autres harmonies sonores et olfactives complètent cet univers céleste : le tintement cristallin d'une cloche, le bruit d'une source qui jaillit, le parfum de jardins parés pour le printemps, les senteurs de foules endimanchées. La lumière est omniprésente, quelque peu même éblouissante, tant elle étincelle de tous côtés. Sous cette voûte des silhouettes légères et délicates s'avancent en longues processions, elles n'existent plus que par leurs sensations de bienveillance, leurs regards sont voilés d'émotions et d'affections, quand soudain des cris éclatent et les rendent encore plus belles et heureuses.

En effet, un événement se produit. Le ciel subrepticement vient de s'entrouvrir. C'en est fini de l'atmosphère peuplée de sons et de parfums, de cette voûte aux multiples splendeurs. La verticalité, souvent signe de spiritualité, déjà annoncée par les multiples images des poèmes, produit un effet visible. Le ciel se déchire et des fragments d'un horizon très pur surgissent. Lecteur, pense encore une fois à ces plafonds des chapelles baroques. Au centre, la nue est ouverte, les angelots surpris se rangent sur les bords des nuages, les bouquets de fleurs forment des gerbes qui s'évasent, les parfums se noient dans l'atmosphère en des volutes de plus en plus larges et les voix se taisent. La lumière qui s'impose alors est d'une nature surnaturelle. De quoi transformer le monde, le soutenir et l'éveiller à des splendeurs sans fin.

« Une dentelle verte ornant les branches nues...

L'azur des cieux se donne aux sources revenues ! » (*Le Ciel Ouvert*)

« L'ample voix des clochers...

Au-dessus de la ville, escalade l'espace » (*Les Cloches du Dimanche*);

« A la faveur du Ciel s'est livré l'horizon !

L'univers aspiré par une ample oraison... » (*Le Sacré Cœur*);

« Les colonnes, les arcs, de sublimes pavois,

Portent, jusqu'à la voûte, une prière immense » (*La Basilique de Paray le Monial*);

« Le narcisse de nacre agite son hélice » (*Les Promesses de Pâques*).

On doit s'intéresser aux mouvements qui animent ces poèmes : l'un est de former comme une cour adorant, recueillie et bruyante, celle des fidèles en des jours de fête, lors des pèlerinages, des messes ou des cérémonies familiales ; un autre mouvement correspond à de progressives et désordonnées élévations, qui finissent par former de nécessaires appels : au cours de cette étape, les fleurs se redressent, les sons des cloches bouleversent l'air, les lumières brillent sur les faites, les tristesses et les hivers s'étirent au pied, vaincus et poussant leurs derniers soupirs. Enfin, un dernier mouvement, le plus beau, le plus rare (il ne se produit pas dans tous les poèmes) « fuse ».

« Fuser » est le mot-clef. C'est l'or fondu qui coule dans le creuset de l'alchimiste, c'est la lumière descendue du ciel, c'est la prière qui s'envole et qui se répand, c'est le bonheur qui éclate, c'est l'aspiration souveraine qui est reconnue. Un peu de grâce se déverse sur ce monde, beaucoup de grâce répond aux maladroits et touchants efforts des hommes pour aller vers Dieu. A quoi répond de la part du poète un immense sentiment de reconnaissance, le besoin de remercier, mais la manifestation de sa gratitude se veut collective : c'est au nom de tous ces hommes et ces femmes qui l'entourent que le poète prend la parole. Comme « fuser », le mot « grâce » a deux sens : le métal en fusion coule et se déverse, mais une source fuse en l'air; la grâce descend du ciel mais rendre grâce se dit pour remercier un bienfaiteur haut placé. Ces poèmes où le ciel s'ouvre ont ce double mouvement final : ce qui est vu et vécu comme un don céleste n'est pas affaire personnelle, cela est partagé avec tous les autres et le poème ne fait que le dire. Il est le calice où recueillir la lumière du ciel entrouvert, il est l'offrande des hommes à la divinité. 1

Au cours de ce recueil, d'autres images viennent pour désigner le poème. Celle de la semence d'or que les souffles de nos vies et nos allégresses fugitives emportent pour germer en des champs immatériels, « Hors des chemins de fange où stagne la souffrance ... En gerbe florissante, absorbant les déserts » (*Les Noël's passés*). Ailleurs le poème devient un chemin, « Alors s'est agrandi le

tracé d'une sente, /Au-dessus des massifs et des buissons divers » (*Le Sacré Cœur*), route fleurie qui se veut suffisamment engageante pour que l'on veuille l'emprunter pour y gagner les églises aux nefes décorées. Il assiste la naissance de la parole sacrée, écoute ses infinies résonances au sein des poitrines humaines et au sein de l'univers :

« Le son grandit, s'élève, et berce de son flot
L'attentive ferveur de la foule serrée.
Le dernier mot percute la voûte azurée !..
La nef se trouve ouverte à l'Infini des Cieux ! » (*La Parole*).

Le temps de ces poèmes est souvent le présent. Présent en dehors du Temps. Ce qui a lieu est instants d'éternité, gouttes de lumière parfaite. Alors que des mouvements, comme nous venons de le dire, animent cet ensemble, les verbes sont dans la délicate stabilité d'un présent absolu. Souvent même les verbes disparaissent au profit d'exclamations nominales. Cela ne peut que nous alerter quant aux rares emplois de temps autres.

« Mon Dieu, pourquoi Caïn, jalouosa-t-il Abel ?/
Comment, parmi les douze, un malheureux apôtre
Eut-il le désir fou de ne plus être vôtre ? » (*Prière*).

Ailleurs :

« Dans l'Eden primitif, aux immortelles fleurs
Eve, aux côtés d'Adam, vivait en plénitude... » (*Femme*).

Et ce dernier exemple:

« Une chapelle fut, dès ma plus tendre enfance,
Un repère, un refuge, un char d'encens, de fleurs... » (*La Chapelle du Pensionnat*).

Le temps y est chaque fois mythique, c'est-à-dire au-delà des contingences humaines. Cela donne à ces poèmes une aura sacrée.

Et pourtant qui niera que des souvenirs très personnels, mais métamorphosés, affleurent ? Dans la *Nuit la plus belle*, le poème s'attache à dire combien la vie de croyant est devenue en nos sociétés chose immodérément originale :

« La route a parcouru de son ruban géant,
Des villes, des hameaux nimbés de clair mystère,
Où la lumière vive, au flot qui réitère,
Extrait, par à-coups, des signes, du néant »

Il s'agit d'extraire du néant des signes de foi. Et les années de l'enfance, les fêtes familiales, les rencontres sont ces signes forts. Ne pas croire que cela vient sans effort. « *Que le matin réponde ...* », ce titre est une terrible demande. Il faut que le matin vienne, il le faut pour que « les plaintes, les sanglots, de tant de mal aimés », pour que « la voix qui chavire, /Au moment de l'adieu... », pour que « les pleurs sans espoir, en silence, épanchés », ne soient pas sans raison ni sans consolation.

Faisons un tant soit peu attention aux rimes de ces sonnets : comme certaines sont révélatrices ! « Plénitude » y rime avec « Incertitude », « Solitude » avec « Habitude » : voilà les quatre murs de l'existence, le pré carré de nos vies. Mais « Fleurs » s'accordent avec « Couleurs », « Pleurs » avec « Douleurs » : voilà d'autres points cardinaux pour désigner nos trajets. « Souffrance » fait écho à « Navrance » mais « Etoiles » se marient à « Voiles » : tout est dit pour que nous ne perdions pas courage.

De toute façon, comme pour répondre à ce que nous pourrions trouver injuste en cette vie, en une strophe de toute beauté, le mystère du Sacrifice divin est évoqué (comment imaginer qu'un Dieu veuille se sacrifier, n'est-ce pas à Lui que l'on sacrifie, pourquoi cette inversion, qui pourra en saisir la portée infinie?) :

« Les voiles du long deuil viennent d'être abaissées !
Le marbre de l'autel présente une aire lisse
Où la clarté du jour, en onde vive, glisse,
Où se mirent les feux de bougeoirs haut placés ! » (*Les Promesses de Pâques*)

Sur le marbre poli de l'autel, se reflètent des étoiles. C'est ce que ne cessent de dire ces poèmes.

GUY et NOELLE VINCENT.

Les Cloches du Dimanche.

L'ample voix des clochers, pour le jour du Seigneur,
Au-dessus de la ville, escalade l'espace !
Omniprésent, le flot qui se creuse et repasse,
Enfle de par le ciel, un appel au bonheur !

Que triomphe, partout, l'Invisible Sonneur !
Le Malin cherche en vain sa vile carapace !
A la lumière, fond, l'ombre du grand rapace,
Alors que l'Univers, au Dieu bon, rend honneur !

O cloches du dimanche ! O vivante habitude !
Immensément, le chant, clame la gratitude,
Envers Celui qui donne, au monde, sa clarté !

Loin, le torrent bondit vers la Messe Eternelle
Où le morne tracas, du cœur, est écarté,
Quand l'Ange d'Allégresse a déployé son aile !

Le Mois du Rosaire.

Le chant de l'univers environne Marie,
Lorsque l'automne roux qui musarde, rêveur,
Allume, dans les bois, la multiple ferveur
Et recouvre d'or brun la récolte mûrie !

La sève chaude monte en haleine surie
Dont les fruits du verger subliment la saveur,
Pour offrir aux oiseaux des festins de faveur,
Quand l'angélus émeut l'herbe de la prairie !

Le Rosaire d'Octobre orne des meilleurs dons
Tous les chapelets d'ambre aux lumineux brandons,
Glissant sur les doigts joints dans un friselis d'ailes !

A la Reine Céleste au front nimbé d'azur,
Quinze fois chaque jour, les dix AVE fidèles
Expriment tout l'Espoir né dans le temple sûr !

La Toussaint.

Arrivant, de partout, parents, jeunes et vieux,
Viennent se recueillir sur les tombes fermées,
Car tous les pauvres morts, les personnes aimées,
En ce jour de Toussaint, revivent dans ces lieux !

Le cimetière ému du souffle des aïeux,
Expose le détail des blanches croix semées,
Sur un flanc de colline aux frondaisons calmées,
Qu'environne d'or clair la lumière des cieux !

D'un pas lent, recueilli, le cortège unanime,
Avance et se déroule. Une prière anime
Au secret du feuillage, un chant d'échos troublants !

Les prêtres, tous en chœur, entonnent l'hymne grave.
Unis par le flot vif de leurs surplis si blancs,
Du long navire en marche, ils présentent l'étrave !

Noël.

Tout est papillotant, de lueurs, de frisons,
De boules de couleur, sur l'arbre de la fête !
Enrubanné d'or vif de son pied jusqu'au faîte,
Il frémit tout entier de vives floraisons !

Noël éclate en feux dans toutes les maisons !
Dans la nuit de cristal, l'Etoile du Prophète
Ouvre, de par le Ciel, une route parfaite,
En semant des joyaux vers tous les horizons !

Sur une aile d'azur, l'Eternité se mire
Au sein des chauds parfums, de l'encens, de la myrrhe,
Et d'une cloche, part, un envol au son clair !

Une harpe disperse un flot de vocalises !
Oh ! Que d'appels divins venus du fond de l'air !
Que de chemins fleuris marchant vers les églises !

8

Nuit de Noël.

La cloche de Noël éparpille à foison,
Les flots de son tumulte en onde cristalline,
Ebranle mille voix, dans la nuit opaline
Où chaque note vibre au juste diapason !

Voici qu'à la clarté, s'entrouvre la maison !
Vers les regards ardents, l'étoile d'or s'incline !
Un clocher, soudain, flambe au flanc de la colline,
Où vont les pèlerins, que happe l'horizon !

Le monde entier s'avance, écoutant la promesse,
Annoncée en ce jour, à la plus belle messe :
Un Enfant né de Dieu, rend aux hommes, l'honneur !

Une aile douce bat sur la route qui marche !
Ecoute, écoute encor, et sans fin, le sonneur !
Que ton âme s'élève et pénètre dans l'arche !

La Crèche.

Alors qu'un vent mauvais les pousse, les malmène,
A Marie, à Joseph, que tourmentent la faim,
La souffrance et la peur, il est offert, enfin,
Le seul espace libre au bout de la semaine !

Une étable sans porte et sans chaleur humaine,
Humble refuge, hélas ! Sans eau, sans pain, sans vin,
Voit naître, loin de tout, Jésus, l'Enfant divin !
Et les bergers sont seuls, témoins du phénomène !

Entre l'âne et le bœuf qui pleurent des émaux,
Le nouveau-né sur qui, soufflent les animaux,
Fait briller d'un or vif, les brins de paille rêche !

Alors montent les chants, dans la nuit de Noël !
Le chœur des Anges fuse, environne la crèche !
Oui, le Ciel à la Terre, offre l'Emmanuel ¹ !

¹ Emmanuel, en hébreu, signifie : « Dieu au milieu des hommes. »

10

Le Cours Mirabeau, la Nuit de Noël, à Aix.

La ville a vu surgir l'Arche d'Emmanuel,
Un temple magnifique, une aimable Castille !
Entre les arbres drus que coiffe une mantille,
En lumineux tisons, court le feu de Noël !

Dans un embrasement pour le rite annuel,
L'ample vaisseau palpite et, dans la nuit, scintille !
En complexes réseaux, la lumière pétille,
Offrant à l'Univers, un vœu continuel !

Sur toute sa longueur, la nef ardente prie !
Les invisibles pas de Joseph et Marie,
Mènent le pèlerin vers l'infini des cieux !

Cette église vivante, errant de par l'espace,
Ouvre des chemins sûrs : l'Esprit souffle en ces lieux
Pour tous et pour chacun, sur une aile qui passe !

Des Noël's d'Autrefois...

Des Noël's d'autrefois, rien ne s'est effacé !
Du beau pays perdu, la cloche à tire d'aile,
Ebranle dans l'espace, un cortège fidèle,
Exprime le bonheur d'un lumineux passé !

Le chant du souvenir ne s'est jamais lassé !
Tous les sourires d'or de l'Etoile modèle
Glissent dans les soupirs, nés de chaque chandelle,
Alors que se précise un superbe tracé !

Voici venir le train des plus joyeuses troupes !
Ouverte en grand, l'Eglise absorbe tous les groupes
Arrivant vers Jésus, du fin-fond de la nuit !

Fleurissent, dans les cieux, les plus tendres visages,
En corolle vivante autour d'un feu qui luit,
Dans le vaisseau d'amour qui traverse les âges !

La Première Messe de Minuit.

Grossi de seuil en seuil, le flot va vers l'église,
Happant chaque famille, endiguée à loisir,
Par une même soif, par un même désir,
Sur le chemin sans faille où nul pas ne s'enlise !

Que réponde à l'appel, afin que Dieu l'élise,
Autant l'humble berger rayonnant de plaisir
Que le puissant roi mage ayant voulu choisir
Le parcours que l'Etoile, assurément, balise !

Enfant, je te retrouve, en marche dans les rangs
D'un groupe chaleureux d'amis et de parents,
Se pressant vers un porche éclatant de lumière !

Autour de la nef, tourne un bal carillonneur !
Cette messe à minuit, pour toi, c'est la première !
Il t'en reste un parfum d'ineffable bonheur !

Les Noël Passés.

Tous les Noël passés, sur le flot de l'errance,
Unis par un lien sûr, ne sont qu'un seul Noël,
Sublimé par l'effort, patient, continuel,
Des cœurs que n'atteint pas l'inutile navrance!

Hors des chemins de fange où stagne la souffrance,
Ils se retrouvent tous, pour le rite annuel,
Heureux de voir s'ouvrir l'Arche d'Emmanuel,
Où fuse, toujours neuf, le flux de l'Espérance !

En gerbe florissante, absorbant les déserts,
Les Noël de jadis voguent de par les airs,
Dans la nuit qui retient des chapelets d'étoiles !

Eclatant, sans conteste, au premier confondu,
Que le Noël final dissipe tous les voiles,
Et redonne, infini, le paradis perdu !

L'Arbre de Noël et les Enfants.

Heureux sont les bambins courant vers l'arbre vert,
Pour l'orner d'argent vif, de guirlandes soyeuses !
A l'unisson, les voix, montent, pures, joyeuses,
Arrosant de soleil la neige de l'hiver !

Ils ont, dans le regard, tout l'or de l'univers,
Et tous, bergers du Ciel, ravissantes cueilleuses,
Eclairent les rameaux de mannes merveilleuses,
Au-dessus du bercail divinement ouvert !

Alentour, se sublime un fin duvet de cygne !
En chacun, fuse un rêve, oh ! Quel honneur insigne !
Etre l'âne ou le bœuf, auprès de l'Enfant-Dieu!

Souffle de l'Infini, l'aile d'un ange effleure
Un monde qui, béat, se prosterne en ce lieu
Lorsque le carillon, par les airs, sonne l'heure !

L'Etoile de Noël.

L'Etoile de Noël a conduit les rois mages
Arrivant de très loin, du bout des horizons,
Jusqu'à ce pauvre toit, parmi d'humbles maisons,
Sur un tracé bien net, sans risques, sans dommages !

Un train brillant les suit, dans un luxe d'images
Eployant en couleurs la splendeur des saisons !
Sous de nobles brocards, sous de riches blasons,
Ils viennent présenter leurs doux vœux, leurs hommages !

Au céleste bercail, les voici parvenus !
D'un regard, l'Enfant-Dieu, qui sourit les doigts nus,
Arrête l'astre d'or qui mène le cortège !

Avec les habitants de la ville et des champs,
Près des bergers épars qu'un ange blanc protège,
Ils voguent dans la nef que soulèvent des chants !

16

Vierge du Bon Secours.

Dans la nuit de cristal, une étoile a pleuré,
Pour mon âme en exil dans une sombre arène
Une larme, une seule, a, de son eau sereine,
Eteint l'ardente soif d'un désert torturé !

Tel un clair javelot, hors de son arc, paré,
La prière a jailli vers l'Ineffable Reine,
Et les astres des cieux, par vertu souveraine,
Ont transmis le message, indicible, éthéré!

Vierge du Bon Secours, sous la voûte clémente,
Eloigne mon esquif de l'affreuse tourmente,
Apaïse le chagrin qui ferme l'horizon !

Parmi tous les présents dont la table est couverte,
Et qui chantent Noël, au cœur de la maison,
Sur un carton bien doux, l'Espérance est offerte !

17

La Nuit la plus Belle.

Je revenais de loin, d'un monde mécréant :
J'ai rencontré Quelqu'un que la frileuse terre
Attendait, immobile, en sa tenue austère,
En suspens dans un trouble au silence béant !

La route a parcouru de son ruban géant,
Des villes, des hameaux, nimbés de clair mystère,
Où la lumière vive, au flot qui réitère,
Extrait, par à-coups, des signes, du néant !

Des gens passaient sans hâte, avec un doux visage,
Illuminé, porteur d'un sourire sans âge !
A tous, semblait s'ouvrir une arche dans les cieux !

Noël, à haute voix, dit la Bonne Nouvelle
Offerte par un ange, à toute heure, en tous lieux,
Sur une aile d'Amour, dans la nuit la plus belle !

Matin de Noël.

L'Etoile de la nuit vogue sur sa nacelle,
Et sur tous les rameaux, de glace, revêtus,
Se réveillent des chants que l'hiver avait tus !
Noël, en fin cristal, à l'entour, étincelle !

A l'aube d'un jour neuf dont la clarté ruisselle,
Enveloppant d'or vif, les plus frêles fétus,
Trône le sapin vert, l'arbre aux mille vertus,
Qui, porteur de trésors, dans ce beau rôle, excelle !

Au sein d'un ballet fou de rayons lumineux,
Que s'agitent les doigts pour défaire les nœuds,
Pour ouvrir les paquets que chaque branche livre !

Un message céleste assemble tous les cœurs
En ce matin de fête, et, de gai soleil, ivre,
Autour d'un alambic aux exquis liqueurs !

A Noëlle et Guy Roger Vincent.

Noël en Famille¹.

La salle de séjour a des rideaux frangés,
Des meubles de bois clair embaumant la résine,
Et, sur la table, en long, la vaisselle voisine
Avec de hauts flambeaux, des bouquets arrangés !

Sur le dressoir, déjà, les lots sont étagés !
Fin prête, pour l'accueil, la pièce emmagasine
Un réconfortant flux venu de la cuisine,
Odeurs et tintements, par l'air chaud, propagés !

Le Sapin de Noël est à la bonne place !
Un éblouissant fil le traverse, l'enlace !
Et mène vers l'Etoile offerte en ostensor!

L'arbre tout entier vibre, éclairé jusqu'au faîte !
Hôtes chers, avec vous, le Ciel entre, ce soir,
Dans ce home qu'émeut l'inoubliable fête !

¹ Noël à Villaines la Juhel en 1977.

20
28 Décembre. Fête des Saints Innocents.

Les Innocents dans la Gloire de Noël !

Parfois, dans les coins d'ombre au sol gluant, putride,
Où la flore d'enfer, aux parfums vénéneux,
Cache de cruels dards, des crins prurigineux,
Quelque source, en secret, s'échappe et court sans bride !

Elle fuit l'antre obscur, sort de la roche aride !
Elle capte, à loisir, les rayons lumineux,
Dans le soleil qui brille, où se défont les nœuds,
Afin d'offrir aux fleurs un gai miroir sans ride !

Ainsi, s'impose à tous, la grâce de l'enfant,
Qui grandit, tel un lys, intouché, triomphant,
Sous le ciel ébloui par la pure merveille !

Etoile de Noël, éclaire le chemin !
Dans l'aube du jour neuf, que l'Ange Gardien veille
Et garde le Trésor, dans sa fidèle main !

La Nouvelle Année.

Sur des perles de gui, Noël a mis ses feux,
Reflets, toujours nouveaux, d'une flamme éternelle !
Eclos pour éclairer la fête solennelle,
Un rayon neuf emporte un faisceau de doux vœux !

Sur les arbres votifs, courent les longs cheveux
D'un Ange étincelant, qui, déployant son aile,
Ouvre, sous tous les pas, la voie originelle !
Où le sol sent frémir des galops plus nerveux !

Que se cueille, à pleins doigts, l'or d'une aube première !
Au seuil de l'Arche offerte à la pleine lumière,
Où tinte le cristal d'un sublime bonheur !

Les roses du matin, d'amour, enrubannées,
Enlumine le front, marqué par le Seigneur,
De l'enfant qui s'avance à travers les années !

Epiphanie.

Noël tinte pour tous, à toute heure, en tous lieux !
Des voix fusent très haut, dans un battement d'ailes !
Au sol, Joseph, Marie et les bergers fidèles,
Accueillent Dieu fait homme au pays des aïeux !

Rayonnant, bras tendus, Jésus mire en ses yeux,
Les princes de ce monde et les gueux sans chandelles !
Ainsi, voit-il venir, trois rois sages modèles
A qui, sur ordre astral, se sont ouverts les cieux !

L'or, la myrrhe et l'encens, respectueux hommages,
Humblement sont offerts par les illustres mages !
Au sein d'un chœur céleste acclamant le Seigneur !

Messie, Enfant Divin, que ton sourire choie !
Sur la route qui mène à l'Eternel Bonheur,
Prête, à l'humain parcours, les voiles de la joie !

La Vierge au Chapelet¹.

A la Vierge Marie, en toute plénitude,
A celle qui, sur tous, penche un regard maternel,
Dont le sourire mène aux pieds de l'Eternel,
Que s'adresse, limpide, un cri de gratitude !

Elle entend les soupirs d'amère solitude,
Eclaire les errants parcourant le tunnel,
Assure le secours du phare originel
Qui révèle, à chacun, la divine altitude !

A l'abri d'une grotte, a lui son chapelet!
Belle, comme à la Crèche, avec l'Enfantelet,
Bernadette l'a vue, a capté sa parole !

Une eau, qui jaillit là, produit des guérisons !
La foule y chante en chœur, s'y déploie en corolle,
Unissant les chemins de tous les horizons !

¹ Le 11 février 1858, apparition de la Vierge, dans une grotte de la ville de Lourdes, où se rendait pour y ramasser du bois sec, la jeune Bernadette Soubirous, tout à fait illettrée.

Les « Rameaux » à Saint Marc de Jaumegarde.
(Aix en Provence.)

La chapelle de pierre ouvre, tout grand, sa porte
Au printemps revenu sur l'univers humain !
Le pèlerin tient fort, bien serré dans sa main,
Son rameau d'olivier, le plus beau de la sorte !

Un prêtre, sur le seuil, émet d'une voix forte :
« Le Christ est là, toujours, présent sur le chemin
Qu'il faut savoir choisir, sans attendre demain !
L'eau pascale dissout toute guenille morte !

« Au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit ! »
Du fond du cœur, arrive, un texte bien appris,
L'ample Parole fuse en sa robe de bure !

A l'infini s'épand le message du lieu !
Du haut clocher s'envole, ineffablement pure,
Une averse de sons qui chante « Gloire à Dieu ! »

Le Ciel Ouvert.

Le vent d'hiver en deuil a chevauché les nues
Pour s'en aller plus loin, porter l'ombre et le froid.
L'oiselet de franc bec, voletant, maladroit,
Répond sans le savoir à des voix inconnues !

Une dentelle verte ornant les branches nues,
Pare d'un vif embrun les flancs du val étroit !
L'épine a refleurì sur le chemin qui croît !
L'azur des cieux se donne aux sources revenues !

L'aube du jour pascal éclate à ciel ouvert,
Eclaboussant de feux les champs de l'Univers
Qui fête le succès de la saison nouvelle !

Un pouvoir triomphant de la mort et des pleurs,
Couleur de l'Espérance, au monde, se révèle,
En sublime nectar, jailli de mille fleurs !

La Marche Rituelle des Rameaux.
Les Rameaux .

A chacun de cueillir sur le palmier dattier,
Le rameau le plus sûr, la palme vigoureuse,
Ecartant le péril, chassant l'ombre peureuse,
Autour du Maître cher, hors de tout vil sentier !

Jérusalem a vu frémir un peuple entier,
Pour entourer le Christ sur la route poudreuse !
Au milieu des clameurs de la foule nombreuse,
Avançait, sur un âne, un humble charpentier !

Pour révéler l'Amour, pour effacer le doute,
Ou la haine maligne, au tournant de la route,
Est né l'Enfant Divin, Jésus, le Fils de Dieu !

A son front nimbé d'or, l'épine fut cruelle !
Et lourde fut la Croix ! Mais, fanal, en tout lieu,
Elle rappelle à tous, la marche rituelle !

L'Arbre de Vie.

L'hiver perd ses cristaux, tous ses galons de glace !
Il s'éloigne sans bruit dans un terne charroi
De rameaux nus, tordus, broyés, saisis d'effroi !
Il sombre, se retire, abandonne la place !

En attente, au soleil, la terre se prélasse !
Au signal envolé d'un céleste beffroi,
Echappant à l'angoisse, au mortel désarroi,
Elle se donne entière, au doux flux qui l'enlace !

A flots, la sève sourd, s'épanouit en fleurs,
Emaille les buissons de brillantes couleurs,
S'étale en vert gazon qui comble les ravines !

Autour des clochers, vibre un cantique puissant !
La Croix qui tend ses bras pour des grâces divines,
Exulte, en temps pascal, dans un parfum d'encens !

Résurrection.

Un jugement hâtif, l'abandon de Pilate,
Une foule sans âme, un souffle hostile et froid,
Ont généré ce flux qui jette sur la Croix,
La Victime sans tache, en tunique écarlate !

Infâme est le fardeau dont le poids se dilate,
Ignoble est le parcours sur le Calvaire étroit !
Jésus se meurt, hélas ! Cloué sur l'Arbre droit !
Lorsqu'il expire, exsangue, une clameur éclate !

Au front que mord l'épine, aux trous des pieds, des mains,
Pleure une rose rouge et, par tous les chemins,
Les ombres de la mort enténébrent le monde !

Après trois jours de deuil, le sépulcre est ouvert
Par deux anges du Ciel qui, voguant sur une onde,
Exaltent Dieu le Fils, Maître de l'Univers !

Autel Pascal.

Le parfum des lys flotte, invisible semence,
Autour de l'autel ceint d'un rideau violet !
Parfois l'or des bougeoirs s'anime d'un reflet,
Tandis que la prière emplit la nef immense !

Implorant, le front bas, la divine clémence,
A genoux, les orants, sous l'ample bavolet,
Récitent, perle à perle, un vibrant chapelet
Pour entourer Celui, par qui, tout recommence !

Une clarté lustrale arrive des vitraux,
Parmi les bouquets vifs, les encens vespéraux,
Désigne, au tabernacle, une lampe fidèle !

En des cœurs que sublime une même ferveur,
Se révèle, ineffable, en un battement d'aile,
Un Infini qui s'ouvre avec Jésus Sauveur !

Pâques, Ascension, Pentecôte.

Trois jours après sa mort, Jésus ressuscité,
Laisant là son linceul, quitte sa sépulture,
Apparaît toujours tel, hors toute forfaiture,
Affirme sa Présence et sa Divinité¹ !

Thomas, les autres, tous, ont vu sur son côté,
Sur ses pieds, sur ses mains, l'effet de la torture !
Ensemble, partageant la même nourriture²,
Ils ont pu percevoir la voix de Vérité !

Durant quarante jours, le Maître les convie
A répandre sa Loi, sur la route suivie,
Puis bu par l'Au-delà, disparaît à leurs yeux³ !

Une décade entière, ils ont le cœur languide !
Alors, en souffle vif, l'Esprit descend des Cieux⁴ !
Le sublime Evangile, à tout jamais, les guide !

¹ Résurrection de Pâques.

² Repas avec les Compagnons d'Emmaüs.

³ Ascension.

⁴ Pentecôte.

Les Promesses de Pâques.

Mardi Gras, Carnaval, sur le seuil sont passés !
Le narcisse de nacre agite son hélice !
Au bord de la pelouse, un tout premier calice,
Annonce un gai cortège aux pavots bien dressés !

Les voiles du long deuil viennent d'être abaissés¹ !
Le marbre de l'autel présente une aire lisse
Où la clarté du jour, en onde vive, glisse,
Où se mirent les feux de bougeoirs haut placés !

Pâques triomphe enfin du chagrin des ténèbres,
Efface les soupirs, éteint les chants funèbres,
Impose un brillant char, de promesses, de fleurs !

Par les chemins vibrants, court l'or de la semence,
Au gré d'un souffle calme aux murmures frôleurs
Dont la terre frémit dans une joie immense !

¹ Le Carême : le tabernacle et l'autel sont vêtus de voiles de couleur violette en signe de deuil.

Messe Pascale.

De ses bras éployés sous la chape pascale,
Avec le goupillon, le prêtre asperge d'eau,
Les fidèles, debout, sur le ferme radeau,
Que, tout soudain, soulève une onde musicale ¹!

Un jeune enfant de Chœur, frêle ombre monacale,
Avec grand soin, présente un insigne fardeau,
Le bénitier vermeil où se mire, en cadeau,
Un céleste visage, au cours de chaque escale !

Au Dieu de l'Univers, la Gloire dans les Cieux ²!
La faute, par Son Fils, disparaît à ses yeux ³!
Jésus, sans fin, se donne et prend corps dans l'Hostie ⁴!

Se redécouvre alors l'Eden originel⁵,
Quand l'Eglise offre à tous, la Sainte Eucharistie,
Quand, par l'Esprit, chacun, se fond dans l'Eternel !

¹ Asperges Me.

² Gloria.

³ Kyrie Eleïson.

⁴ Consécration.

⁵ Le Sacrement de l'Eucharistie.

Blanche est l'Aube.

Pour une Communiant en Aube .

Mai couronné de fleurs, semaine après semaine¹,
Excelle à réunir des enfants par milliers !
De triomphants parcours, les chemins familiers
Palpitent, sous l'impact de l'allégresse humaine !

Une source d'eau vive élargit son domaine
Autour de chaque église où, par flots réguliers,
La foule qui s'enroule en lumineux colliers,
Prie et chante, et, sans hâte, à l'envi, se promène !

En rangs, filles, garçons, marchent vers l'Eternel !
Blanche est l'aube de lin, vêtement fraternel,
Pour une même Foi, dans un chœur sans mélange !

A chacun Jésus parle et se donne, vivant !
La Présence prend corps, lorsque s'incline l'ange,
Emu par l'ample souffle, ineffable, fervent !

¹ Les Professions de Foi se célèbrent tous les dimanches de mai ou de juin.

L'Invisible a Créé...

L'Invisible a créé les astres, les planètes,
Un vertige d'azur, de fleurs, de chants d'oiseaux,
De buissons, de taillis, de frémissants roseaux,
De forêts sans péril ou de grèves bien nettes !

Hommes, femmes, jadis, ont de leurs mains honnêtes,
Entraîné le cheval aux fidèles naseaux,
Puis sillonné le sol de florissants réseaux,
Animé de maints jeux, leurs chastes maisonnettes !

Hélas ! auprès de l'onde où tinte le cristal,
Sur les flancs de la roche où brille le métal
Le démon tentateur a suscité la guerre !

Ah ! que ce monde las retrouve sa candeur
En d'agrestes jardins si tranquilles naguère,
Et que l'Oeuvre Divine exulte en sa splendeur !

Vers Dieu...

Dieu parla par Moïse et par plus d'un prophète !
Il envoya son Fils, et, plus tard, son Esprit !
Il est le Père aux Cieux, Celui d'un texte appris¹,
Qui reconforte l'homme et le porte à son faite !

En Jésus qui L'incarne en sa grâce parfaite,
Et respectant le cours de ce qui fut écrit,
Quand verdit le rameau, quand l'épine fleurit,
Il rappelle sa Loi par la plus belle fête² !

Au-delà des soupirs, sous le ciel étoilé,
S'envole une prière, un poème perlé,
Tandis qu'un souffle pur dissout l'ombre du doute !

A l'aube d'un jour faste, ouvert à l'Eternel,
Dans un sublime élan, l'âme se donne toute,
Atteint, hors tous confins, l'Eden originel !

¹ Notre Père qui êtes aux Cieux... Pater...

² Pâques.

36

La Messe à Saint Jean de Malte, à Aix en Provence .

L'édifice de pierre, avec son haut clocher,
Son abside en couronne et sa nef ogivale,
Offre, avec une grâce exquise, sans rivale,
Aux pigeons de la ville, un portail où percher !

Là, les plus nobles voix, viennent souvent prêcher !
Tout le vaisseau traverse une ère médiévale,
A l'heure du plain-chant, car il faut que prévale
Un flux qu'un art commun ne doit pas entacher !

Un portrait médaillon du grand Sain Jean de Malte,
Enchâssé d'un vitrail, invite à faire halte,
Un moment, dans le chœur, autour du maître-autel !

Le jour vient de la voûte, atteint la Table Sainte,
Y palpite en motifs de camaïeu pastel
Au gré d'un souffle pur qui sublime l'enceinte !

En la Cathédrale d'Aix en Provence.

La foule, à l'unisson, chante le Gloria !
La louange au Seigneur emplit la nef entière,
Enfle tout le vaisseau, transmute la matière,
Emporte, loin de tout, le Saint, le Paria !

Prince ou gueux, l'homme, ici, depuis toujours pria !
De la dalle profonde à l'ogive faîtière,
En ce lieu, l'Esprit souffle : il n'est plus de frontière,
Alors que prend son vol, un Ave Maria !

Mille fois, gloire à Toi, Dieu des forts, Dieu des tendres,
Espoir des cœurs aimants, Toi qui réduis en cendres,
Offrandes, bouquets vains, s'ils restent gestuels !

Sur une aile d'azur, légère, vogue l'âme !
Hors du souci commun, les vœux spirituels,
Eveillent, sous la voûte, une céleste flamme !

L'œuvre Pie.

Dès que le jour se lève, ouvre en grand, la maison,
Laisse entrer le soleil et cours à ton enclume,
Afin qu'au métal neuf, un vif éclat s'allume !
Absorbe allègrement tout l'or de la saison !

Le céleste message issu de l'horizon
Dans un sublime envol, prendra tout son volume,
Avec les mots de choix, ciselés par ta plume,
Et jetés sur la feuille en chaste floraison !

Le vent frais du matin rend légère la marche
Au long de cette route où s'ouvre sous une arche,
Un océan limpide au sourire brillant !

Que le bon grain mûrisse aux dépens de l'ivraie !
Que la paille inutile aille s'éparpillant
Pour offrir l'Oeuvre Pie à la lumière vraie !

La Parole.

La parole jaillit d'une lèvre inspirée,
Dans un intense appel, au sein du temple clos !
Le son grandit, s'élève, et berce de son flot,
L'attentive ferveur de la foule serrée !

Le dernier mot percute une voûte azurée!
Chacun trouve refuge, un moment, dans l'îlot,
Que présente son âme au céleste sanglot,
Qui s'achève en prière à peine murmurée !

La nef se trouve ouverte à l'Infini des Cieux !
Le bienheureux séjour se mire dans les yeux !
Tout puissant, l'Esprit souffle, émeut le grand silence !

Alors, un Credo ferme, éclate à pleine voix !
Prête une aile invisible au vaisseau qui s'élance,
Avec son fret d'espoir sous un brillant pavois !

Prière.

Mon Dieu, pourquoi Caïn, jalousa-t-il Abel ?
Comment, parmi les douze, un malheureux apôtre,
Eut-il le désir fou de ne plus être vôtre ?
Trop souvent, le Maudit transmute votre Appel !

Autant le char d'assaut que le menu scalpel
Circulent sous la Loi du Démon qui se vautre !
Un peu partout l'ivraie, est mêlée à l'épeautre,
Et l'Enfer tient toujours mille tours de Babel !

Pitié ! Seigneur, pour ceux, que la guerre environne !
A Celui que fascine un mirifique trône,
Envoie un clair message, assure mieux son pas !

Accorde à tout pêcheur le pardon de l'offense,
Afin qu'en bout de course, il ne trébuche pas !
Garde au cœur de chacun, le lys pur de l'enfance !

Femme.

Dans l'Eden primitif, aux immortelles fleurs,
Eve, aux côtés d'Adam, vivait en plénitude,)
A l'abri du vain doute et de l'incertitude,
Au sein d'un vaste parc aux sublimes couleurs !

Hélas ! De ses beaux yeux, devaient sourdre les pleurs !
Le Tentateur surnois, triste en sa solitude,)
Enroulant ses anneaux, selon son habitude,
Obtint qu'elle voulût la pomme des douleurs !

Pour les époux, le suc de désobéissance,
Engendra faux plaisir, amère jouissance :
Il leur échut la Terre aux périlleux chemins !

Mais, Dieu, dans sa bonté, bientôt, choisit Marie
Pour Mère de Son Fils, le Sauveur des Humains !
Femme, crois à l'Amour, source jamais tarie !

La Sinistre Prêtresse.

La nuit, d'un voile noir, recouvre les couleurs !
Dans le silence, vient, la sinistre prêtresse !
Elle avance, muette, et, de sa main traîtresse,
Elle fauche, au hasard, dans les jardins en pleurs !

Indifférente, sourde à toutes les douleurs,
Elle ignore l'appel, le sanglot de détresse !
Avec des doigts crochus, sans égard, elle tresse
Au-dessus des fronts las, de vénéneuses fleurs !

Au creux du vil sillon, quand cesse son errance,
Elle engloutit les cris de la désespérance !
A la clarté du jour, se taît le cœur blessé !

Mais la Souffrance reste au bout du chemin blême !
Elle est prête à bondir sur le gueux harassé !
Le Masque de la Mort hurle sous son emblème !

Que le Matin réponde...

L'ombre, sans bruit, s'abat, sur des cœurs non calmés :
Les larmes, les remords, lui deviennent pâture !
Elle boit, sans égard, le sang de la torture,
A l'abri des murs sourds, que son poing tient fermés !

Les plaintes, les sanglots, de tant de mal aimés,
Que marque le poinçon d'une triste facture,
Les sublimes élans, les rêves d'aventure,
Eclosent pour mourir, à jamais décimés !

Oh ! le pauvre rictus ! Oh ! la voix qui chavire,
Au moment de l'adieu, lorsque part le navire !
Oh ! les pleurs sans espoir, en silence, épanchés !

Une ardente prière, au Bon Ange, s'adresse !
Au murmure timide, aux regrets éperdus,
Que le matin réponde avec de la tendresse !

Assomption.

Que triomphe, au quinze août, la splendeur de l'été !
Dans l'univers vêtu de sa chape fleurie,
Que, des églises, fuse, une ample sonnerie
Exaltant le soleil, sur son orbe, arrêté !

Que le divin miracle, aujourd'hui, soit fêté !
Proclamant alentour la gloire de Marie,
Que, d'une seule voix, la foule ardente prie
En un royal vaisseau, jusqu'au ciel, emporté !

Les lumineux rayons de l'autel de la Vierge
Egrènent, par les airs, les vœux de chaque cierge,
Avec l'hymne d'accueil vers le royaume sûr !

Des cortèges fervents sillonnent la campagne
Où la Reine des Cieux, de son voile d'azur,
Enveloppe son peuple, et, vers Dieu, l'accompagne !

Le Sacré Cœur.
(A Paray le Monial. Juillet 1987.)

J'ai vu Son Cœur s'offrir sous l'arche éblouissante,
Au milieu du jardin, parmi les arbres verts !
A moi, se sont tendus, hors Croix, Ses Bras ouverts,
Autour de Son Visage, ô coupe jaillissante !

Alors, s'est agrandi le tracé de la sente !
Au-dessus des massifs et des buissons divers,
Dans la clarté vermeille au-delà des hivers,
S'est faite, en pur éclat, la sublime descente !

A la faveur du Ciel s'est livré l'horizon !
L'univers aspiré par une ample oraison,
A sombré dans un flot de douce plénitude !

Immense don de Dieu ! Séraphique bonheur !
Sûr accomplissement ! Divine certitude !
Environné d'azur, a souri le Seigneur !

Le Message de la Basilique.
(Paray le Monial.)

La pierre porte aux cieux la prière angélique,
Ecluse entre les murs superbement dressés,
Sous les voûtes, les arcs, parmi les fûts pressés,
Louange dont frémit la sainte basilique !

Irrépressible, fuse, en fervente supplique,
Un jaillissement vif de feuillages tressés,
D'anges, de fruits, de fleurs, de délicats tracés,
Rêves nourris d'espoir de l'ère évangélique !

Abside, nef, transept, éléments de la Croix,
Tournent, vers Israël, l'axe de l'arbre droit,
Signe du Christ vivant, venu sauver la terre !

Un souffle pur dissout tous les soupirs humains,
Dans ce vaisseau qui vogue au sein du Grand Mystère,
Et dans lequel Jésus ouvre à tous ses deux mains !

La Basilique de Paray le Monial¹.

La basilique blonde, émerge, souveraine,
En robe de granit, aux éclats mordorés,
D'un magnifique écrin, de bois touffus, de prés,
Qui garde, hors contact, sa majesté sereine !

Une vaste esplanade offre toute une arène,
A l'édifice clair aux arcs-boutants parés !
Grand ouvert, le narthex, accueille, en rangs serrés,
Des cortèges que l'arche absorbe en sa carène !

Entre les murs vibrants d'un chœur de mille voix,
Les colonnes, les arcs, de sublimes pavois,
Portent, jusqu'à la voûte, une prière immense !

Il est, dans cette nef, une telle ferveur,
Que, dans un flux subtil, choit, sur tous, la semence,
Espoir de vrai salut, par divine faveur !

¹ Basilique romano-byzantine. 12^{ème} siècle.

Le Message de Paray le Monial.

A la clarté du jour, sous les lampes du soir,
La basilique trône en robe de lumière !
Ocre-rose ou vermeil, l'édifice de pierre,
En suspens dans le ciel, s'expose en ostensor !

Il flotte autour des murs, des parfums d'encensoir,
Quand, l'office achevé, la coque noble et fière,
Offre sa claire image à l'eau de la rivière,
Et que l'ange du lieu, sur un banc, vient s'asseoir¹ !

Une Sainte, invisible, et cependant présente,
Apporte au pèlerin, sa promesse apaisante :
Ici, de Dieu fait homme, a rayonné le cœur !

Alors que passe un cygne, au gré de l'onde verte²,
En ces jardins, Jésus, penché, poitrine ouverte,
Affirme, face à tous, que l'Amour est vainqueur !

¹ Sainte Marguerite-Marie (1647-1690) religieuse de l'Ordre de la Visitation qui eut, dans le parc du monastère, des visions de Jésus montrant son cœur. (Cœur Sacré de Jésus.)

² La rivière nommée « La Bourbince » est parcourue par de beaux cygnes blancs.

Le Mystère de la Trinité.

Le Père, par le Fils, avec le Saint Esprit,
Offre une échelle sûre et pourtant sans ridelle,
Au pèlerin que guide un ange blanc, modèle,
Avançant vers la Source où l'eau point ne tarit !

Récite, humble passant, le texte bien appris,
Qui, près du Créateur, t'élève d'un coup d'aile !
En toi, brille un visage, une image fidèle !
Au céleste séjour, ton nom propre est écrit !

Dieu fait homme est venu pour vivre sur la terre !
Il est mort sur la Croix, mais par divin mystère,
Il est ressuscité, dans la Gloire des Cieux !

« La Paix soit avec vous ! » dit-il à ses apôtres,
Alors qu'il était là, bien vivant, sous leurs yeux !
« Que ma Parole vive, à jamais, dans les vôtres ! »

La Maison de la Vierge à Ephèse en Turquie.

Il est un mont sans tache, un site vénéré,
Qu'épargnent le bruit vil et la rumeur amère
Où, par grâce, veilla, sur la Divine Mère,
Un proche de Jésus, son ami préféré !

C'est là que vint Marie, après avoir erré,
Sur les pas de son Fils, sous un ciel sans chimère,
Ignorant tout orgueil, toute gloire éphémère,
Ouvrant ses bras pour tous, après avoir pleuré !

Loin du pays natal et du lieu du supplice
Où fut vidé sans peur un immortel calice,
Un toit humble rappelle un séjour non frileux ¹!

Jardin du Souvenir, protège ta fontaine,
Où s'exerce un pouvoir connu, miraculeux,
Près d'une église où Jean garde une aura certaine ²!

¹ La Maison de la Vierge.

² Basilique Saint Jean à Ephèse.

Le Jour de Fête-Dieu.

Le Jour de Fête-Dieu, la ville entière prie !
Massés sur les trottoirs, les petits et les grands,
Regardent le cortège allongé sur deux rangs,
S'avançant vers l'église, exultante, fleurie !

Le rite solennel qui, jamais, ne varie,
Assemble, à cette date, un fleuve d'impétrants,
Que soutient la ferveur des amis, des parents,
Pour professer leur Foi que le Ciel a mûrie !

Voici s'ouvrir à tous les chemins les plus beaux !
Les filles, les garçons, porteurs de blancs flambeaux,
Marchent, le front nimbé d'une aura séraphique !

Alors que le haut porche absorbe le flot clair
Des aubes de lin pur, le vaisseau magnifique
Explose au joyeux flux carillonnant dans l'air !

La Messe du Dimanche.

En ce jour du Seigneur, premier de la semaine,
 Une foule nombreuse accourt vers le vaisseau !
 Grande ouverte, la nef, soumise au saint assaut,
 Prête son ample voûte à la ferveur humaine !

En somptueuse chape, un prêtre se promène,
 Asperge l'assistance, en puisant dans un seau¹
 Dont l'eau bénite, en pluie, imprime ainsi d'un sceau,
 Les fronts plus attentifs dans l'encens du domaine !

Après le chant qui fuse à la Gloire des Cieux²,
 Le fidèle, à genoux, baisse humblement les yeux³,
 Reconnaît sa faiblesse, en accepte le blâme !

Il entend la Parole⁴. Il redit ce qu'il croit⁵,
 Regarde le calice où se sublime l'âme⁶,
 En voit surgir Jésus hors du bois de la Croix⁷!

¹ Le chant latin : « Asperges Me. »

² Le chant latin : « Gloria. »

³ Le chant grec : « Kyrie Eleison. »

⁴ Lectures. Evangiles.

⁵ Credo.

⁶ La Consécration de l'Hostie.

⁷ La Communion.

Il est une Chapelle...¹

Il est une chapelle, aux sources de la vie,
Où ma prière vole, encore, bien souvent,
Où l'or de l'Univers, dans les jours de l'Avent,
S'offre, toujours pareil, à mon âme ravie !

Que de chants, que de fleurs, sur la route suivie,
Où, le front ceint d'azur, marche un ange, en rêvant !
Que de rires, de jeux, sur les souffles du vent,
Eclairent le parcours sur la pente gravie !

Plusieurs cours, des jardins, par paliers successifs²,
S'élevant vers l'enclos des grands pins possessifs,
Gardent le souvenir de cortèges de fête !

Un ostensor scintille au sein d'un chœur de voix
Qui confère, au cher parc, une grâce parfaite,
Image d'un Eden aux immortels pavois !

¹ Pensionnat de la Sainte Famille à El-Biar. (Alger.)

² En bordure du domaine et gardé par un mur, se trouve un « enclos » un bois de pins où, par beau temps, se célébrait le Salut au Saint Sacrement. (Hostie dans l'Ostensor.)

La Chapelle du Pensionnat.

Une chapelle fut, dès ma plus tendre enfance,
Un repère, un refuge, un char d'encens, de fleurs,
Un asile de calme, aux vitraux de couleurs,
Tamisant la lumière, éloignant toute offense !

Afin de retrouver l'ange blanc qui s'avance,
Au gré d'un souffle chaud de murmures frôleurs,
Sous la voûte profonde aux subtiles pâleurs,
Mon cœur, en ce domaine, établit sa chevance !

Au pied de l'autel ceint des extases d'antan,
Où ne se peut ouïr l'appel vil de Satan,
Se perçoit l'écho pur d'ineffables cantiques !

Un glissement furtif dont palpite le sol,
Révèle tout un bal, sous des voiles mystiques,
Unissant terre et ciel dans un sublime envol !

Le Jardinier du Pensionnat.

Le Père Dominique, éminemment honnête,
Est maître jardinier, depuis déjà longtemps,
D'une fort belle école, au domaine important¹,
Représentant, pour lui, tout l'or de la planète !

En bordure du parc, il a sa maisonnette,
Aux abords d'une serre, objet d'un soin constant,
Dans le fond d'une cour, où, pour bénir l'instant,
Un oiseau, dans sa cage, offre sa chansonnette !

En tablier de toile et, l'outil à la main,
Le bonhomme se montre, à tout bout de chemin,
Du matin jusqu'au soir, exact, sans défaillance !

Il n'a pas son pareil pour unir les couleurs,
Mais aussi pour sourire, en toute bienveillance,
A l'enfant qui s'égare au royaume des fleurs !

¹ Pensionnat de la Sainte Famille à El-Biar. (Alger.)

A Lourdes.

Le Gave coule, vif, au creux de la vallée,
Avec, de part et d'autre, agrippée aux versants,
Une cité qui vibre aux parcours incessants,
Des pèlerins venus prier l'Immaculée !

Un escalier double offre, en superbe envolée,
Un triple sanctuaire, où, toujours renaissants,
Fusent, vers les autels, les vœux les plus pressants,
Dont palpite la nef, de cierges constellée !

A chacun de pouvoir se frayer un chemin,
Dans la ville où circule un dense fleuve humain
Qui bat, de ses remous, la haute basilique !

Au sol, devant la grotte, où sourd l'eau qui guérit,
De la foule s'élève une énorme supplique !
Attentive, la Vierge, aimablement sourit !

A Lourdes, le Quinze Août.

A Lourdes, le quinze août, une ample multitude,
A submergé la ville, occupé les maisons !
Les pèlerins venus de tous les horizons,
A Marie, à son Fils, disent leur gratitude !

Avec quelle ferveur, quelle sollicitude,
Eclosent, près du roc, en vives floraisons,
Les cierges allumés sous les plus fiers blasons
Du Grand Peuple de Dieu de toute latitude !

Au pied du sanctuaire offert en ostensor,
Sur la vaste esplanade où choit l'ombre du soir,
La foule, après l'office, en lents remous, se presse !

A la nuit, s'organise, un cortège aux flambeaux,
Dont le chant magnifique, à la Vierge, s'adresse
En ébranlant le ciel des accents les plus beaux ¹!

¹ Le Salvé Regina.

A Lourdes.

Le Chemin de Croix.

Au flanc de la montagne, à l'écart des maisons,
Glisse une sente, où seul le chant du Gave affleure!
Une senteur sylvestre, y plane au fil de l'heure,
Erre autour d'une Croix, parmi les frondaisons!

Le Calvaire du Christ y subit les saisons!
Là, de l'humain souci, ne subsiste aucun leurre!
Etape par étape, oh! comme le cœur pleure,
Au long de ce chemin frémissant d'oraisons!

Tous les acteurs du drame, en géantes statues,
Affirment leur présence, et les lances pointues,
Lacèrent, de traits nets, le vif éclat du Ciel!

Marie et Véronique et Simon de Cyrène,
En dépit des soldats, du breuvage de fiel,
Disent, du Fils de Dieu, la Grâce souveraine!

Les Eglises.

Fuselé dans l'espace, au-dessus des maisons,
Le clocher parle à tous! Sa présence est vitale :
Il offre sa prière, exacte, capitale,
Emet des angélus, sème des oraisons!

Qu'il vente ou bien qu'il pleuve, en toutes les saisons,
Du flanc de la montagne, ou, de la plaine étale,
A la clarté du jour ou dans la nuit totale,
Il jette son appel vers les quatre horizons!

Les routes, les chemins, marchent vers les églises,
Happent, dans leur envol, de vives vocalises,
Emportent les flots drus des voyageurs charmés!

Le tintement sonore, en froufroutements d'ailes,
Assemble dans les nefs aux flancs illuminés,
Pour qu'ils chantent leur Foi, les pèlerins fidèles!